Ami du Clergé du 14 juin 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de S. Jean-Baptiste. — « Préparez les voies du Seigneur... », 177.
Fête des SS. Pierre et Paul. — Les fondements de l'Eglise, 178.
Mois de Marie de l'Assomption. — XXVIII. Messe de l'Assomption : ses chants, 180. — XXIX. Messe de l'A. : ses oraisons, 181. — XXX. Messe de l'A. : ses lectures, 182.
Petits prônes sur les Commandements. — 4e Commandement de Dieu : VII. Enfants et parents en face des états secondaires de vie, 184.

SAINT JEAN-BAPTISTE

(24 juin)

« PRÉPAREZ LES VOIES AU SEIGNEUR... »

Mes frères,

L'archange Gabriel, annonçant à Zacharie la future naissance de Jean-Baptiste, trace en quelques mots la mission de celui qui doit être le Précurseur du Christ : « Il sera grand devant le Seigneur ; il sera rempli de l'Esprit-Saint ; il ramènera de nombreux fils d'Israël au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant lui avec l'esprit et l'énergie du prophète Elie, pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé » (Luc, I, 15-17).

Voyons donc comment S. Jean-Baptiste a rempli sa mission de précurseur, pour préparer les voies au Messie ; mais voyons aussi comment, à son exemple, nous pouvons, nous devons annoncer le Christ à nos frères et préparer leurs âmes à recevoir la grâce de Dieu.

I. — *Comment S. Jean prépare les Juifs à la venue du Christ*

Pour remplir sa mission, S. Jean se retire loin du monde, dans un désert. Mais sa vie d'extraordinaire pénitence attire bien vite à lui des foules avides de recevoir ses enseignements. Sa prédication se résume en quelques mots : il prêche « le baptême de pénitence pour la rémission des péchés ». Et de très nombreux juifs venaient se faire baptiser (Luc, III, 7). Rite nouveau dont Jean découvre à ses auditeurs la signification profonde : il ne s'agit plus d'un de ces gestes une valeur exagérée et souvent fausse ; c'est un baptême qui doit produire des fruits intérieurs de pénitence (Luc, III, 8). Il ne suffit pas de se proclamer fils d'Abraham ; il faut faire pénitence et cette pénitence est indispensable pour échapper au jugement de Dieu: « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (Luc, III, 9).

Paroles sévères qui ne pouvaient manquer d'étonner les prêtres de Jérusalem : « Mais qui donc es-tu ? » demandent-ils à S. Jean (Jo., I, 19). Peut-être espéraient-ils que Jean se révèlerait comme le Messie promis et attendu. Mais non, Jean le déclare nettement : « Je ne suis pas le Christ », ni Elie, ni le Prophète attendu ; « *je suis la voix* de celui qui crie dans le désert : Redressez les chemins du Seigneur » (Jo., I, 23).

D'orgueilleux pharisiens s'indignent : « Pourquoi baptises-tu si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? » Et Jean de répondre avec simplicité et fermeté : « Moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ; mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi ; je ne suis pas digne de délier les courroies de sa chaussure ; il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu » (Mt., III, 11).

Enfin, le Christ paraît et Jean, le voyant, s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jo., I, 29). Et, pour appuyer de son autorité l'enseignement de Jean sur le baptême de pénitence, Jésus, tout Dieu qu'il est, se fait baptiser lui-même et les cieux s'entr'ouvrent et l'Esprit-Saint descend comme une colombe ; une voix se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu » (Mt., III, 17).

Quelle scène admirable et quels enseignements ! Jean est le Précurseur et prépare les voies à Jésus ! Ces voies sont, non les rites d'une purification extérieure sans portée pour la transformation intérieure de l'âme, non l'orgueilleux pouvoir de se réclamer d'Abraham comme ancêtre, mais c'est la pratique d'une pénitence intérieure, humble et sincère, qui ouvrira les âmes à la connaissance du Sauveur et à ces âmes droites, le Sauveur se révèlera comme le Fils bien-aimé du Père céleste. Peu de juifs ont su le comprendre et c'est là la plainte de l'apôtre S. Jean dans le prologue de son Evangile : « Il y eut un homme, envoyé de Dieu, son nom était Jean ; *il vint pour rendre témoignage à la lumière,* afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il rendait témoignage à la lumière. C'était la vraie lumière, qui éclaire tout homme, venant en ce monde. Il (le Verbe) était dans le monde, et le monde avait été fait par lui, et le monde ne le connut pas. Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais tous ceux qui le reçurent, il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont nés, ni du sang, ni d'un vouloir charnel, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu » (Jo., I, 6-13).

II. — *Comment le chrétien doit préparer la venue de la grâce dans les âmes*

Par le baptême chrétien, qui est le baptême où l'Esprit-Saint dépose dans l'âme le feu de la charité, nous sommes vraiment nés de Dieu et notre qualité de fils adoptifs du Père et de frères de Jésus-Christ nous oblige impérieusement à préparer, nous aussi, les voies à la grâce divine dans les âmes.

Nous le pouvons, nous le devons, mais à condition d'annoncer le Christ en vivant dans

l'Eglise, par l'Eglise, avec l'Eglise ; et c'est sous ce triple aspect que s'affirmera la ressemblance de notre message du message de Jean-Baptiste.

a) Pour annoncer le Christ aux hommes avides de vérité, il nous faut vivre *dans* l'Eglise. Notre baptême nous a marqués du signe de l'appartenance à cette Eglise qui continue sur terre l'œuvre du Christ ; nous n'avons plus le droit de vivre des maximes du monde qui ignore le Christ et l'offense. Jean-Baptiste l'avait compris en s'isolant dans le désert. Isolement purement spirituel, puisque les foules venaient à lui et l'interrogeaient avidement. Notre baptême nous isole, nous aussi, spirituellement du monde et, comme l'apôtre S. Paul le rappelle aux fidèles de Colosses (II, 20), si nous sommes pour ainsi dire « morts au monde avec le Christ », nous ne devons plus prendre nos décisions conformément aux maximes du monde. Nous sommes dans l'Eglise du Christ et, aux autres hommes, étrangers peut-être à nos sentiments, nous devons paraître tels que l'idéal chrétien le demande.

b) Et nous serons tels, si nous vivons *par* l'Eglise.

Il ne suffit pas de nous prévaloir de notre titre de chrétiens pour préparer le règne de Dieu dans les âmes ; il faut vivre les enseignements et les vertus que comporte ce titre. Et c'est par l'Eglise que nous connaîtrons la plénitude de nos devoirs et que nous recevrons les moyens d'en assurer en nous l'accomplissement parfait. Baptême de pénitence, prêchait S. Jean-Baptiste. Vie pure et, dans la mesure du possible, exempte de faute, nous dit l'Eglise à la suite de Jésus. Et, pour nous en donner les moyens, elle nous présente sa morale et ses sacrements. Ne soyons pas de nouveaux pharisiens, se contentant des pratiques extérieures ; mais soyons de l'esprit du Christ, cherchant sans cesse à nous fortifier par cet esprit dans l'intérieur de nos sentiments, de nos aspirations, de nos résolutions (cf. Rom., VII, 22 ; Eph., III, 16). C'est ainsi que malgré notre indignité personnelle, le Christ viendra en nous, comme il est venu près de Jean-Baptiste au Jourdain. Et, venant en nous par la foi et par la charité (Eph., III, 17), il rayonnera autour de nous chez tous ceux qui devineront sa présence en notre âme.

c) Et nous pourrons ainsi *vivre avec* l'Eglise, d'une vie d'apostolat fécond pour les âmes.

L'Eglise continue sur terre l'œuvre rédemptrice du Christ. Œuvre rédemptrice qui implique à la fois la pénitence nécessaire au pardon des fautes, et la charité indispensable à l'établissement du règne de Dieu. Sur le devoir d'une apostolique pénitence, Jésus fait écho à Jean-Baptiste : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (Luc, XIII, 3, 5). Mais il y ajoute, par l'annonce d'une charité que l'A. T. pouvait à peine soupçonner, le devoir d'une expiation pour les péchés d'autrui et pour le salut de l'âme de nos frères. N'est-ce pas l'exemple qu'il a donné lui-même jadis sur la croix ? Et n'est-ce pas là le grand moyen d'apostolat préconisé par l'Eglise à tous les siècles, chez ses martyrs d'hier et d'aujourd'hui, chez les saints confesseurs dont la vie fut faite de renoncement et de dévouement, chez les apôtres de la charité comme S. Vincent de Paul, le P. Damien ou S. Jean Bosco ? Ah ! si nous comprenions bien cette leçon sublime, que d'âmes seraient conquises à Jésus, et par nos seuls efforts, et sans même que nous puissions nous en rendre compte. Ecoutez plutôt la parole du pontife glorieusement régnant :

« Mystère redoutable et qu'on ne méditera jamais assez : *le salut d'un grand nombre d'âmes dépend des prières et des mortifications volontaires*, supportées à cette fin, des membres du Corps mystique de Jésus-Christ et du travail de collaboration que les pasteurs et les fidèles, spécialement les pères et mères de famille, doivent apporter à notre divin Sauveur. »

* *

Ainsi donc, nous devons pour autrui devenir les précurseurs du règne de Jésus dans les âmes. Jean-Baptiste et son message sont en nous, par là-même que nous sommes chrétiens. Et, nouveaux précurseurs, il nous faut porter ce message à tous ceux pour qui le Christ est mort, c.-à-d. en réalité à tous les hommes. Les péripéties de l'existence nous réservent fréquemment l'occasion du renoncement, de l'humilité, du sacrifice, de la souffrance. Au lieu de murmurer et de perdre le bénéfice d'un mérite personnel si facile à acquérir, songeons au fruit d'apostolat que notre acceptation simple et amoureuse de la volonté divine ajouterait aux efforts de la Sainte Eglise. Membres du corps mystique du Christ, nous devons nous aimer les uns les autres, c.-à-d. souffrir les uns pour les autres, expier les uns pour les autres, mériter les uns pour les autres et par là préparer et établir le règne de la grâce dans les âmes bien disposées. Ainsi soit-il.

FETE DES SS. PIERRE ET PAUL

LES FONDEMENTS DE L'ÉGLISE

Mes frères,

« O bienheureuse Rome, consacrée par le sang des deux Princes des Apôtres ! » Ainsi chantons-nous à l'hymne des vêpres de la fête que nous célébrons aujourd'hui. Oui, bienheureuse Rome, que le sang des deux apôtres a pour jamais consacrée centre de l'Eglise du Christ, principe de son unité, de sa catholicité, de sa sainteté, de son apostolicité.

I. — *Pierre et Paul et l'unité de l'Eglise*

L'Eglise doit être une. Non seulement il ne saurait y avoir plusieurs Eglises véritables fondées par le Christ ; mais, pour les fidèles qui en font partie, l'Eglise doit être un principe d'union dans la même foi, d'union dans l'obéissance aux mêmes chefs, d'union dans une charité mutuelle dont la source est prin-

cipalement dans la participation aux mêmes biens spirituels.

C'est autour de S. Pierre et de ses successeurs que doit se réaliser l'unité de l'Eglise : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Tout ce que tu lieras sur terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sera délié » (Mt., XVI, 18-19). Et il semble que S. Paul, qui avait tant insisté sur l'obligation de n'admettre qu' « un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu » (Eph., IV, 5) soit venu à Rome, près de Pierre, après avoir évangélisé, pour ainsi dire, le monde entier, précisément pour affirmer plus expressément encore l'unité de foi près de l'unique Chef visible de l'Eglise.

II. — *...et la catholicité*

Et c'est parce que S. Paul avait évangélisé l'Asie Mineure, le sud de l'Orient européen, Rome et formé le propos d'atteindre l'Espagne elle-même, que sa mort, à Rome, près de S. Pierre et en union avec lui, est une solennelle affirmation de la catholicité, c.-à-d. de l'universalité de l'Eglise groupée autour du chef unique, le pape. S. Paul que « la sollicitude de toutes les Eglises » fondées par lui (II Cor., XI, 28) obsédait pour ainsi dire continuellement, est dirigé providentiellement vers Rome, près de Pierre, avec Pierre, montrant ainsi qu'il n'y a qu'une Eglise universelle et que le vrai catholique ne doit se réclamer ni de Paul, ni d'Apollo, ni de Céphas, mais du Christ seul (I Cor., I, 12), du Christ qui ne saurait être divisé. Réponse péremptoire aux critiques incrédules de nos jours qui veulent trouver dans l'apostolat de Paul une action en marge de celle des autres apôtres et de Jésus lui-même.

III. — *...et la sainteté*

Et c'est de Rome encore que S. Pierre, dans sa 1re Epître, magnifie la sainteté chrétienne. Nous pourrions glaner cent traits divers de cet enseignement. Quelques mots suffiront : « Soyez tous unis d'un même cœur, compatissants, vous aimant en frères, miséricordieux, modestes, humbles, ne rendant point mal pour mal, ni malédiction pour malédiction (III, 5) ; ...Si vous souffrez pour la justice, soyez heureux, ...car il vaut mieux souffrir, si Dieu le veut, en faisant le bien qu'en faisant le mal (III, 11, 17) ; ...mais, avant tout, ayez les uns pour les autres une charité constante ; car la charité couvre la multitude des péchés » (IV, 8).

A travers les siècles, les successeurs de Pierre ne tiendront jamais un autre langage ; et si parfois — rarement — (au siècle de fer, où le trône pontifical était à la merci des princes laïques, au moment de la renaissance à demi païenne), — des papes ont pu se montrer, pour leur compte personnel, infidèles à l'idéal de sainteté qu'avaient tracé, après Jésus-Christ, le premier pape et tant d'autres que l'Eglise a placés sur les autels, jamais, entendez-le bien, jamais aucun d'entre eux n'a donné le moindre enseignement contraire à la sainteté chrétienne.

S. Paul, plus directement encore, prêchait la sainteté : aux Romains (VIII, 35) il déclare : « Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ? Est-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la persécution, le glaive » ? Quelques années plus tard, au jour même dont nous célébrons l'anniversaire, le glaive, frappant S. Paul, dont la tête rebondit à trois reprises sur le sol, attestait à tous que l'Apôtre préférait mourir plutôt que de se séparer du Christ. Et ce que le glaive fit pour Paul, la croix le réalisa pour Pierre et celui-ci, par amour pour le Christ, voulut être crucifié comme son maître, mais, par humilité, voulut l'être la tête en bas.

IV. — *...et l'apostolicité*

Les siècles ont passé, ils passent, ils passeront, et Pierre est toujours à Rome, dans la personne de son successeur. Tandis que d'autres Eglises, qui se glorifiaient à bon droit d'une origine apostolique, ont sombré dans la tourmente des guerres et des invasions, l'Eglise de Rome, malgré les assauts de l'ennemi du dehors, malgré les hérésies et les schismes à l'intérieur, malgré les fautes de plusieurs de ces chefs, cette Eglise, visiblement protégée par Dieu, a vu la suite ininterrompue de ses pasteurs se succéder depuis S. Pierre jusqu'à Pie XII. Et c'est là une marque indiscutable de son origine divine : c'est toujours Pierre qui gouverne, quel que soit le nom porté par le pape, et c'est peut-être là la raison qui a toujours empêché les pontifes élus de prendre le nom de Pierre, parce que c'est toujours le prince des Apôtres qui, sous des noms divers et avec des personnages sans cesse renouvelés, vérifie la parole prophétique du Christ : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise ! » La liturgie elle-même nous rappelle cette vérité fondamentale, en appliquant aux saints papes une messe spéciale, dont l'évangile, pour tous et pour chacun, n'est autre que la promesse faite par le Christ au premier pape.

* *

O Roma felix !... O bienheureuse Rome, choisie providentiellement jadis pour être le centre de l'unité catholique, alors que la Rome des Césars était encore le centre de la civilisation mondiale ! Depuis longtemps, les empires terrestres se sont écroulés, mais la Rome pontificale est toujours vivante. Soyons heureux et fiers d'être les enfants de cette Eglise immortelle dont l'enseignement infaillible nous éclaire, dont la morale sainte nous dirige, dont les sacrements nous sanctifient et préparent notre gloire future.

Nous ne sommes plus, dirai-je en terminant et en reprenant une phrase de S. Paul, « nous ne sommes plus des hôtes et des étrangers, mais des concitoyens des saints, et de la maison de Dieu. Nous sommes bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes et le Christ en personne est la pierre d'angle. C'est en lui

que tout l'édifice (de l'Eglise) est solidement construit, qu'il monte et devient un temple saint dans le Seigneur. Et vous aussi, m. f., vous êtes édifiés par l'Esprit-Saint pour devenir la demeure de Dieu » (Eph., II, 20-22). Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE DE L'ASSOMPTION

XXVIII

Messe de l'Assomption : ses chants

Afin de perpétuer, dans la sainte liturgie, le souvenir de la définition, une nouvelle messe de l'Assomption remplace celle qui existait jusqu'ici. Ce n'est pas une simple retouche, mais une refonte totale. A l'exception de l' « Alleluia », nous avons un texte absolument nouveau.

La nouvelle messe affirme beaucoup plus nettement que l''ancienne, dans toutes ses parties, et tout particulièrement dans ses oraisons, l'Assomption corporelle de Notre-Dame. Il devait en être ainsi. Cimme toute liturgie est l'expression de la croyance, il importe donc de mettre l'accent sur ce dogme. Cette nouvelle messe mérite notre attention pour nourrir notre foi et prier avec l'Eglise.

D'une façon générale on peut ramener le texte liturgique de la messe à trois genres différents : les chants, les prières, les lectures. Les chants ce sont : l'Introït, le graduel, l'Alleluia, l'offertoire, la communion ; les prières : la collecte, la secrète et la postcommunion ; les lectures : l'épître et l'Evangile.

Commençons par les chants. Dans leur ensemble, ils célèbrent la « beauté » et la « royauté » de la Vierge glorifiée. Pour exalter comme il convient la Vierge élevée au ciel, l'Eglise emprunte aux paroles inspirées les textes les plus propres à exprimer sa majesté et son empire : acclamations et invitations à la joie, hymnes de reconnaissance au Dieu qui a fait ces merveilles. Penchons-nous sur ces textes afin d'en pénétrer la beauté, de mettre notre âme à leur diapason.

I. — *Beauté de Notre-Dame de l'Assomption*

L'Introït place sous nos yeux l'image de la Vierge élevée au ciel : « Un grand signe apparut dans le ciel : une femme enveloppée dans le soleil, et la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles » (Apoc., XII, 1).

L'Eglise prend-elle et donne-t-elle ces paroles de S. Jean comme la révélation explicite de l'Assomption de Notre-Dame ? Ses docteurs voient plutôt dans cette femme la personnification idéale de l'Eglise de Jérusalem, fuyant au désert lors du siège de la Ville Sainte par Titus. Rappelons-nous ce que disait Pie XII dans la bulle de définition :

« Souvent... des théologiens et des orateurs sacrés se présentent qui, suivant les traces des Saints-Pères... pour illustrer leur foi en l'Assomption, usent d'une certaine liberté, rappelant des événements et des paroles qu'ils empruntent aux Saintes Lettres... Les docteurs scolastiques, non seulement dans les diverses figures de l'Ancien Testament, mais aussi dans cette Femme revêtue du soleil que contemple l'apôtre Jean dans l'île de Patmos ont vu l'indication de la Vierge Mère de Dieu. »

L'Eglise use donc de cette liberté pour nous représenter, à son tour, l'apothéose de Notre-Dame. Et comme cette apparition donne bien la vision de cette gloire ! Sans doute, en d'autres fêtes de la Vierge, par exemple à celle de N.-D. de Lourdes, la liturgie emprunte aussi les mêmes paroles de S. Jean. Mais ici, elles s'accordent si bien au mystère, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une indication de la Reine élevée aux cieux.

Elle apparaît dans le ciel même : « in cœlo ». Elle a ce resplendissement des justes ressuscités que N.-S. a annoncé : « Alors les justes resplendiront comme le soleil, dans le royaume de leur Père » (Mat., XIII, 43) et qui est en effet le rayonnement sur eux de cette lumière dont le Père « s'enveloppe comme d'un manteau » (Ps. CIII, 2). Cette vision de N.-D. de l'Assomption s'encadre et se complète dans le croissant de lune qui lui sert de piédestal et dans la couronne de douze étoiles au-dessus de sa tête.

L'Introït a chanté la beauté de la Vierge glorifiée ; le graduel acclame la riche parure de l'Epouse pour ses noces éternelles : « Ecoutez, ma fille, et voyez et prêtez l'oreille et le roi sera épris de votre beauté. La fille du roi s'avance toute belle, son vêtement est tissu d'or. »

Ici encore le Psaume (XLIV, 11, 12 et 14) peut prophétiser d'abord l'union du Christ avec son Eglise ; mais cette louange de l'Epouse convient très bien à la T. S. Vierge. N'est-elle pas la plus pure figure de cette Eglise, et sa Mère ? Beau, pur, transfiguré était le visage de Marie toute prise dans le soleil de la gloire ; et étincelante est sa parure. Sa robe est tissue de l'or de toutes les vertus qui resplendissent maintenant dans tout leur éclat. On ne peut s'empêcher de lui dire avec le psalmiste, en termes pressants, trois fois répétés : « audi, vide, inclina aurem » qu'elle a ravi le cœur de Dieu et qu'il en est saintement épris.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a fait des choses admirables... »

II. — *Royauté de Notre-Dame de l'Assomption*

Cette beauté annonçait déjà une dignité princière et une majesté royale. C'est elle que vont surtout célébrer maintenant l'Alleluia, l'offertoire, la communion. Royauté universelle sur les anges, sur les démons, sur les hommes.

« Alleluia, Alleluia ! Marie est montée au ciel ; l'armée des anges se réjouit, Alleluia ». Le cantique populaire rejoint cette pensée liturgique

Les saints et les anges,
En chœurs glorieux,
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux.

Dans le ciel, sur les bienheureux, la royauté de Marie est une royauté d'amour, de paix et de joie.

Nous aimons à nous figurer l'Assomption dans un cortège d'anges. Pourquoi les voyons-nous de la fête ? Pour élever Marie au ciel sur le pavois de leurs ailes ? Elle n'en a nul besoin, elle dont le corps glorifié n'est plus soumis aux lois de la pesanteur mais est porté par son âme. Ils sont là pour escorter leur Reine, lui faire acte d'obédience, l'acclamer dans tout l'enthousiasme de leur admiration et de leur amour. Anges, Archanges, Principautés, conduits par S. Gabriel, la saluant : « Ave, Maria » et se mettant à ses ordres ; Puissances, Vertus, Dominations inclinent leur pouvoir devant la Toute puissance suppliante ; Trônes, Chérubins et Séraphins exaltent la Mère du bel amour qui va mener désormais leur éternelle contemplation du Dieu trois fois saint. C'est la joie d'un peuple entier, au retour de l'exil de leur Reine bien-aimée.

« Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne » (Offertoire; (Gen., III, 15). — Sur les autres anges révoltés et déchus, Lucifer et ceux qu'il entraîne, la voici complètement réalisée la vision de la Femme annoncée immédiatement après la chute. Aujourd'hui une pure créature triomphe entièrement de Satan, parce qu'elle triomphe de la mort par son Assomption, comme elle avait triomphé du péché par sa Conception immaculée. Cette royauté, inaugurée par Marie, annonce au démon la fin de son règne.

Les « diables sont obligés de l'appeler bienheureuse, bon gré, mal gré, par la force de la vérité... » ; « le diable même et ses suppôts, pressés par la force de la vérité, ont été souvent obligés d'avouer malgré eux » que la vraie dévotion à Marie est une marque de prédestination et en font le panégyrique ; « *L'Ave Maria* est le marteau qui écrase le diable » et il tremble et s'enfuit quand il entend les paroles du *Magnificat...* (S. L.-M. de Montfort, n° 8, 40, 41, 42, 253, 255).

C'est la suprême défaite de celui qui est orgueil. Il est vaincu par l'humilité. Le prince des ténèbres est terrassé non seulement par le Roi de lumière, mais encore par la petite Servante. « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce qu'il a fait en moi de grandes choses » (Communion; Luc, I, 48, 49). — Si le règne de Marie n'est pas encore arrivé sur la terre comme au ciel, la prophétie pourtant s'est accomplie et les générations successives n'ont cessé de la bénir, de la chanter, de l'exalter.

Chaque période a apporté sa pierre au monument élevé à sa gloire. Les temps anciens ont proclamé sa maternité divine et sa virginité perpétuelle; le Moyen Age en a fait la Dame et la Mère toute de miséricorde; notre époque a exalté son Immaculée Conception et son Assomption. Elle a été Reine chez nous, toujours et toujours plus fêtée. Elle est, chaque siècle, mieux connue, mieux aimée, mieux servie. Nous l'aimons et glorifions tant notre Reine et Mère, que d'aucuns prennent peur et se scandalisent comme si nous lui rendions le culte dû à Dieu. Par elle, c'est Dieu que nous glorifions, parce que c'est lui qui a fait en elle de grandes choses.

* *

Pour traduire, à notre façon humaine, le triomphe du ciel, notre liturgie a adopté les processions : Rameaux, Fête-Dieu, fête du 15 Août... Elles ajoutent à la signification de nos chants, nos acclamations en reçoivent un nouvel élan. La Sainte Vierge l'agrée qui a demandé qu'on vînt à Lourdes en procession.

Pour faire à N.-D. de l'Assomption une ovation à l'image de celle du ciel, aimons donc de renforcer les chants liturgiques de la messe, de nos cantiques populaires de la procession. Prenons part à ce cortège qui se déroule en cette fête dans la splendeur du soleil d'été. Date heureusement choisie qui donne à sa statue l'éclat de la vision de la « Femme vêtue du soleil » et « belle comme une Reine ».

XXIX

La Messe de l'Assomption : ses oraisons

Les trois oraisons de la messe : collecte, secrète, postcommunion comprennent généralement deux parties : le rappel du mystère ou du Saint dont c'est la fête; la demande de la grâce propre à ce mystère ou aux vertus de ce saint.

Puisque les chants de la messe nous ont déjà rendu présente, dans sa beauté et sa majesté, l'apparition de la Vierge élevée au ciel, arrêtons-nous à la demande formulée par ces oraisons.

Au fond, c'est toujours la même : pour le présent : la pensée et le désir du ciel; — pour l'avenir : la possession du ciel. La collecte exprime, dès le commencement, ce double objet de notre prière; la secrète insiste davantage sur le désir du ciel, et la postcommunion sur la possession du ciel.

Et c'est bien ce que doit suggérer, à qui vit de la foi, le mystère de l'Assomption de Notre-Dame et ce qu'il faut espérer, grâce aux mérites et à l'intercession de cette Mère, avocate et médiatrice, intronisée à la droite de son Fils.

I. — *Le désir du ciel*

« Dieu tout-puissant et éternel, dit la Collecte, ...accordez-nous, nous vous en supplions, que tournés toujours vers les choses d'en haut, nous méritions de participer à sa gloire. »

« Seigneur... que nos cœurs, embrasés du feu de la charité, aspirent continuellement vers vous », demande la Secrète.

Le mystère de l'Assomption doit d'abord nous rappeler à notre fin dernière le ciel, détacher nos cœurs de la terre, emplir notre esprit et nos cœurs de cette pensée et de ce désir du ciel. C'était la grâce que S. Paul nous souhaitait de notre communion au Christ ressuscité : « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut où le Christ demeure assis à la droite de Dieu; affectionnez-vous aux choses d'en haut et non pas à celles de la terre... » (Col., III, 1 et 2). C'était cette grâce que la liturgie de l'Ascension nous faisait demander : « que nous habitions déjà aux cieux en esprit » (Collecte); — « que nous soyons délivrés des périls de la vie présente » (Secrète); — « que ces mystères visiblement célébrés nous en obtiennent l'effet invisible » (Postcommunion). C'est cette grâce que le Rosaire sollicite aux mystères de la Résurrection et de l'Ascension : à la résurrection l'amour de Dieu et la ferveur à son service; à l'ascension, un désir ardent du ciel.

Puisque, dans la destinée de la T. S. Vierge, l'Assomption est le pendant des mystères de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus, il est tout naturel que nous demandions, en vertu de ses mérites et de son intercession, cette même grâce d'une vie ici-bas toute dominée et orientée par cette pensée du ciel. La bulle de la définition soulignait « qu'un profit non négligeable de cette définition serait de nous rappeler à cette destinée magnifique », alors que la pénétration de la mentalité contemporaine par les fausses doctrines athées font de tant d'hommes d'aujourd'hui « les damnés de la terre ».

Et quand même ces erreurs n'exerceraient pas sur les chrétiens d'aujourd'hui leur pernicieuse influence, ne savons-nous pas que le poids de notre corps, qui nous entraîne vers la terre, nous oblige à opérer un continuel rétablissement ? Ce n'est pas tout naturellement que l'on obtient l'esprit d'un S. Paul qui doit être l'esprit du chrétien : « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir » (Héb., XIII, 14)... « Pour nous, notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus qui transformera notre corps si misérable, en le rendant semblable à son corps glorieux, par sa vertu puissante qui lui assujettit toutes choses » (Phil., IV, 20-21)... Pour que le ciel soit le lieu de notre pensée, la région habituelle de nos devoirs et de notre vie, le pays dont nous avons la nostalgie,

en un mot notre patrie, il faut la grâce de Dieu.

Autrement, nous tombons dans ce matérialisme pratique qui fait que toute la vie est centrée sur les joies ou les plaisirs de la terre. Il y a des degrés et on ne mérite sans doute pas les dures invectives de S. Paul à certains chrétiens de Philippes : « Ils font leur Dieu de leur ventre et mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, n'ayant de goût que pour les choses de la terre » (Philip., IV, 19). Mais notre royaume, trop souvent, est de ce monde. Or le royaume du Christ et de ses disciples n'est pas de ce monde. Notre pensée, nos aspirations, notre vie doivent se mouvoir sur l'attraction du ciel.

II. — *La possession du ciel*

La Collecte ne nous fait pas prier seulement pour que nous vivions tournés vers les choses d'en haut, mais encore que nous méritions de participer à la gloire de Marie. Et la Postcommunion met l'accent sur cet objet définitif de notre requête : « Seigneur... donnez, nous vous en prions, que nous parvenions à la gloire de la résurrection. »

Grâce des grâces ; toutes les autres sont en vue de celle-là ; elles seraient vaines si nous n'obtenions la grâce d'aller au ciel. Le ciel ou l'enfer De ces deux termes de la vie future, le croyant ne veut envisager que le premier : le ciel.

Sans doute, du ciel, il faut redire les paroles de S. Paul : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). Pourtant, nous savons par la foi, d'une certitude supérieure à toutes les certitudes humaines, qu'il y a un ciel. Pourquoi nous remettre en mémoire telle ou telle affirmation catégorique de N.-S., quand son passage sur la terre n'a eu d'autre raison que d'établir ce royaume qui atteindra sa perfection dans l'éternité ? (Mat., XIII, 24 ; XXV, 14-46). Et nous l'affirmons cette certitude chaque jour : « Je crois à la vie éternelle. »

Le ciel, il est fait de la vue face à face de Dieu, toute perfection, et de l'amour qui s'empare des bienheureux et les transporte à cette vision. Maintenant nous ne voyons Dieu que dans le miroir de ses œuvres de nature ou de grâce, dans la beauté des cieux ou la beauté des âmes ; il reste encore pour nous une énigme ; mais alors nous le verrons tel qu'il est, encore que nous n'arriverons jamais à épuiser cet infini (cf. I Cor., XIII, 12). Et il est facile de comprendre que cette découverte face à face de Dieu est une béatitude et pour toujours « une couronne de gloire qui ne flétrit pas » (I Pet., V, 4). Le ciel est « l'héritage des saints » (Col., I 12), qui est accordé « à toute âme parfaitement pure de péchés et de peines de péchés » (Conc. de Florence).

Avec la certitude de cette arrivée au terme de notre course, avec la certitude qu'elle est le bonheur complet inimaginable pour l'âme et pour le corps, mais avec la certitude aussi qu'elle se mérite, qu'elle se gagne, qu'elle se conquiert de haute lutte à travers les obstacles et les tentations, comment ne pas en faire notre bien suprême, vouloir à tout prix l'atteindre, nous en remettre de ses difficultés aux mérites et à l'intercession de la T. S. Vierge notre Mère qui nous y attend les deux bras ouverts pour nous recevoir ? Notre Mère possède son ciel en corps et en âme, elle le possédera éternellement. Mais sa joie de Mère pourrait-elle être complète, son ciel serait-il un ciel, si elle ne s'employait auprès de son Jésus à l'obtenir pour tous ses pauvres enfants ?

* *

On a souvent répété la confidence de l'Immaculée à la petite Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre. » Cette parole devrait nous revenir dans toutes nos peines, nos souffrances. Le plus souvent, au contraire, nous nous en prenons à la divine Providence. Si nous avions un peu plus d'humilité, nous devrions plutôt battre notre coulpe : ce sont nos imprudences, nos péchés, nos fautes qui ont occasionné nos malheurs.

Mais, même si nous étions innocents, la parole de l'Immaculée nous rappellerait la leçon et la grâce du mystère de l'Assomption. Pourquoi attendre un paradis sur la terre, quand dès maintenant nous avons à vivre de l'espérance du ciel ? L'Assomption nous remet sous l'influence de l'Esprit de Dieu : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu... Or si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances du temps sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous » (Rom., VIII, 14, 17-18).

XXX

La Messe de l'Assomption : ses lectures

Toute la liturgie est l'expression de la doctrine de l'Eglise. « Lex orandi, lex credendi ». C'est vrai de ses prières et de ses chants, aussi bien que de ses enseignements. Pourtant, la première partie de la messe, autrefois la messe des catéchumènes, de ceux qui s'instruisaient en vue de leur baptême, contient toujours au moins deux lectures, celle de l'épître et de l'Evangile, dont la raison d'être principale est de nous enseigner le mystère célébré.

L'épître de notre nouvelle messe est prise du livre de Judith (XIII, 22, 25 et XV, 10) et l'Evangile, du récit de la Visitation (Luc, I, 41, 50). Ils nous rappellent que la T. S. Vierge est « la bénie entre toutes les femmes ». Or, les Docteurs de l'Eglise ont toujours regardé l'Assomption, comme le disait Pie XII dans la définition, comme « cette bénédiction unique en opposition avec la malédiction d'Eve. »

L'Assomption c'est la bénédiction unique que reçoit la Vierge libératrice et corédemptrice, dont Judith fut la figure prophétique.

L'Assomption c'est la bénédiction unique que reçoit la Vierge, Mère du Seigneur, que reprit, après l'archange, Ste Elisabeth au nom de l'humanité.

L'Assomption, bénédiction unique, singulière, exclusive, de la Corédemptrice du monde — et de la Mère de Dieu, — voilà, à défaut d'énoncé formel, ce que l'Esprit-Saint annonçait déjà en figure en la personne de Judith et ce qu'il indiquait à mots couverts par la voix inspirée d'Elisabeth.

I. — *Bénédiction unique de la Corédemptrice*

Entre toutes les héroïnes du peuple juif, Judith est une de celles que l'Eglise regarde, à bon droit, comme annonciatrice de Marie. Souvent elle reprend à l'égard de la Vierge l'acclamation des Juifs à leur libératrice : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple ! »

Interprétation hautement justifiée... Dieu qui avait annoncé et promis explicitement, au cours des siècles, le Messie, avait voulu aussi en donner une préfiguration dans des personnages célèbres. Le jeune Abel, tué par son frère Caïn, c'est, en figure, Jésus tué par ses compatriotes ; Isaac

porte le bois de son sacrifice, comme Jésus portera le bois de sa croix ; Joseph, livré par ses frères, et leur sauveur au temps de la famine, annonce Jésus vendu par les siens et fait leur sauveur,... et ainsi de Moïse, de Jonas, d'Elie...

Et pareillement de la T. S. Vierge. Elle est la nouvelle Eve qui remporte la victoire sur Satan et engendre à la vraie vie ; elle est cette Sara qui met au monde l'enfant de la promesse ; elle est cette Marie, sœur de Moïse, dont le chant d'action de grâces, après le passage de la Mer Rouge, prélude déjà au **Magnificat**. Elle est surtout, par son rôle de corédemptrice du monde, et cette Débora, et cette Judith, et cette Esther qui sauvèrent leur peuple, comme chez nous une Geneviève et une Jeanne d'Arc seraient nos libératrices.

Nos contemporains ne connaissent plus guère l'Histoire Sainte. Pourtant quelques personnages de l'histoire d'Israël échappent encore à l'oubli, parce qu'ils sont de ces types éternels auxquels revient périodiquement la pensée humaine. Telle, Judith, qui depuis l'origine du théâtre français, a été portée plus de trente fois à la scène, et encore à notre époque [1]. Mais les dramaturges en ont donné une image si déformée qu'il faut revenir au récit de la Bible, pour voir en elle l'image de Notre-Dame.

Pendant la captivité du roi Manassé, Holopherne, général assyrien, envahit la Palestine et vint mettre le siège devant Béthulie. Il cerne la ville, la réduit à la famine et accule ses habitants à capituler ou à mourir. C'est alors qu'apparaît la jeune veuve Judith, qui jusqu'alors passait ses jours dans la prière et la pénitence. Parée des plus riches ornements qui ajoutent encore à sa beauté, elle décide de sortir de la ville avec une de ses servantes et de rencontrer Holopherne. Séduit par sa jeunesse et son courage, il lui délivre un laisser-passer. Un jour il invite Judith à un grand festin. Après le banquet, quand tous les invités sont rentrés sous leur tente, Holopherne, appesanti par l'ivresse, s'étend sur son lit et s'endort. L'heure providentielle a sonné : Judith prend l'épée du général et lui tranche la tête, puis rentre à Béthulie avec son trophée.

Dès l'aube les assiégés, enhardis par cet exploit, font une sortie et attaquent brusquement les Assyriens. Panique d'une armée surprise et sans chef. N'échappèrent au carnage que les fuyards en déroute.

« Le Seigneur t'a bénie dans sa force, clamèrent les Béthuliens à leur libératrice, car par toi il a réduit à néant tous ses ennemis... Ma fille tu es bénie par le Seigneur, le Dieu Très-haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit ta main pour trancher la tête au plus grand de nos ennemis ! Il a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux, que ta louange ne disparaîtra pas de la bouche des hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur... Tu es la gloire de Jérusalem ; tu es la joie d'Israël ; tu es l'honneur de notre peuple ! »

C'est cette bénédiction que l'épître reprend en ce triomphe de Notre-Dame. Et comme il est vrai qu'à travers Judith, elle devait s'adresser déjà à Marie ! C'est vraiment Marie qui triomphe aujourd'hui, entièrement, de notre ennemi le démon et nous libère, en sa personne, de la mort.

II. — *Bénédiction unique de la Mère de Dieu*

L'autre bénédiction, celle que nous rapporte l'Evangile, s'adresse à Marie. C'est celle que lui adresse Elisabeth, au jour de sa Visitation. Et ce qu'elle acclame, avec la mission de la Vierge, c'est aussi et d'abord sa prédestination sublime de Mère de Dieu.

A l'Annonciation, Marie l'avait entendue cette bénédiction, et en nom Dieu, de l'archange Gabriel : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Et vous vous rappelez ce passage de la Bulle :

« Les docteurs scolastiques..., parmi les passages du Nouveau Testment, ont proposé avec un soin particulier à leur considération ces mots : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes », alors qu'ils voyaient dans le mystère de l'Assomption le complément de cette grâce surabondante accordée à la Bienh. Vierge et cette bénédiction unique en opposition avec la malédiction d'Eve. »

Le choix de la liturgie s'est porté sur la bénédiction sortie des lèvres d'Elisabeth, la deuxième bénédiction évangélique adressée à la T. S. Vierge. Il en est une troisième, celle de cette femme qui s'écrie, en entendant parler Jésus : « Heureux le sein qui vous a porté... » (Luc, XI, 27) ; et l'Eglise aime à la redire aux fêtes de la Sainte Vierge.

Mais le choix semble plus heureux de la bénédiction du jour de la Visitation. Comme celle de l'archange Gabriel, elle est plus divine qu'humaine. Elisabeth ne parle pas d'elle-même mais sous l'inspiration de Dieu. Elle « fut remplie du Saint-Esprit » ; et comment aurait-elle su autrement que sa jeune parente était « la Mère de son Seigneur, et que s'accomplirait en elle tout ce qui lui avait été dit » ?

Bénédiction qui vient du ciel, comme la première, mais qui ajoute à sa certitude.

Et cette bénédiction jaillit de sa source profonde : la Maternité divine de Marie : « D'où me vient que la Mère de mon Seigneur vienne à moi !... » A travers Marie, c'est Dieu qui est glorifié dans ses œuvres de miséricorde, de grandeur et de justice. Elisabeth le dit déjà : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. » Mais Marie le proclame, elle le chante : « Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur... »

Tel est bien le mystère de l'Assomption : bénédiction, exaltation, promotion de la T. S. Vierge au-dessus de toutes les créatures, parce qu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu et, en définitive, à la plus grande gloire de Dieu.

* *

Bénir, c'est acclamer, exalter, glorifier.

Comme il est bien choisi, ce mot, pour exprimer l'Assomption de Notre-Dame. C'est celui dont N.-S. se servira pour proclamer le triomphe de ses élus : « Venez, les bénis de mon Père... » (Mat., XXV, 34). Il l'aura adressé d'abord à l'élue entre toutes, sa Très Sainte Mère, au jour de son entrée glorieuse dans le ciel.

Comme il est bien choisi aussi pour que nous fassions écho à cette glorification. Nous chantons avec le psaume : « Cieux, anges de Dieu et ses œuvres, bénissez le Seigneur ! » le vieillard Siméon prenant Jésus dans ses bras, bénissait Dieu; la foule criait : « Hosanna au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ainsi acclamons-nous la Mère de Dieu, pour la fête de son entrée au ciel : « Vous êtes bénie entre les femmes... »

Les chants et les prières de la messe étaient une profession de foi. Ses lectures sont à leur tour un chant. En cette apothéose de l'Assomption, tout s'achève en chant de gloire.

[1] D'après Auguste Rondel, *Figaro litt.*, 19-11-31.

en un mot notre patrie, il faut la grâce de Dieu.

Autrement, nous tombons dans ce matérialisme pratique qui fait que toute la vie est centrée sur les joies ou les plaisirs de la terre. Il y a des degrés et on ne mérite sans doute pas les dures invectives de S. Paul à certains chrétiens de Philippes : « Ils font leur Dieu de leur ventre et mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, n'ayant de goût que pour les choses de la terre » (Philip., IV, 19). Mais notre royaume, trop souvent, est de ce monde. Or le royaume du Christ et de ses disciples n'est pas de ce monde. Notre pensée, nos aspirations, notre vie doivent se mouvoir sur l'attraction du ciel.

II. — *La possession du ciel*

La Collecte ne nous fait pas prier seulement pour que nous vivions tournés vers les choses d'en haut, mais encore que nous méritions de participer à la gloire de Marie. Et la Postcommunion met l'accent sur cet objet définitif de notre requête : « Seigneur... donnez, nous vous en prions, que nous parvenions à la gloire de la résurrection. »

Grâce des grâces ; toutes les autres sont en vue de celle-là ; elles seraient vaines si nous n'obtenions la grâce d'aller au ciel. Le ciel ou l'enfer De ces deux termes de la vie future, le croyant ne veut envisager que le premier : le ciel.

Sans doute, du ciel, il faut redire les paroles de S. Paul : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). Pourtant, nous savons par la foi, d'une certitude supérieure à toutes les certitudes humaines, qu'il y a un ciel. Pourquoi nous remettre en mémoire telle ou telle affirmation catégorique de N.-S., quand son passage sur la terre n'a eu d'autre raison que d'établir ce royaume qui atteindra sa perfection dans l'éternité ? (Mat., XIII, 24 ; XXV, 14-46). Et nous l'affirmons cette certitude chaque jour : « Je crois à la vie éternelle. »

Le ciel, il est fait de la vue face à face de Dieu, toute perfection, et de l'amour qui s'empare des bienheureux et les transporte à cette vision. Maintenant nous ne voyons Dieu que dans le miroir de ses œuvres de nature ou de grâce, dans la beauté des cieux ou la beauté des âmes ; il reste encore pour nous une énigme ; mais alors nous le verrons tel qu'il est, encore que nous n'arriverons jamais à épuiser cet infini (cf. I Cor., XIII, 12). Et il est facile de comprendre que cette découverte face à face de Dieu est une béatitude et pour toujours « une couronne de gloire qui ne flétrit pas » (I Pet., V, 4). Le ciel est « l'héritage des saints » (Col., I 12), qui est accordé « à toute âme parfaitement pure de péchés et de peines de péchés » (Conc. de Florence).

Avec la certitude de cette arrivée au terme de notre course, avec la certitude qu'elle est le bonheur complet inimaginable pour l'âme et pour le corps, mais avec la certitude aussi qu'elle se mérite, qu'elle se gagne, qu'elle se conquiert de haute lutte à travers les obstacles et les tentations, comment ne pas en faire notre bien suprême, vouloir à tout prix l'atteindre, nous en remettre de ses difficultés aux mérites et à l'intercession de la T. S. Vierge notre Mère qui nous y attend les deux bras ouverts pour nous recevoir ? Notre Mère possède son ciel en corps et en âme, elle le possédera éternellement. Mais sa joie de Mère pourrait-elle être complète, son ciel serait-il un ciel, si elle ne s'employait auprès de son Jésus à l'obtenir pour tous ses pauvres enfants ?

* *

On a souvent répété la confidence de l'Immaculée à la petite Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre. » Cette parole devrait nous revenir dans toutes nos peines, nos souffrances. Le plus souvent, au contraire, nous nous en prenons à la divine Providence. Si nous avions un peu plus d'humilité, nous devrions plutôt battre notre coulpe : ce sont nos imprudences, nos péchés, nos fautes qui ont occasionné nos malheurs.

Mais, même si nous étions innocents, la parole de l'Immaculée nous rappellerait la leçon et la grâce du mystère de l'Assomption. Pourquoi attendre un paradis sur la terre, quand dès maintenant nous avons à vivre de l'espérance du ciel ? L'Assomption nous remet sous l'influence de l'Esprit de Dieu : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu... Or si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances du temps sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous » (Rom., VIII, 14, 17-18).

XXX

La Messe de l'Assomption : ses lectures

Toute la liturgie est l'expression de la doctrine de l'Eglise. « Lex orandi, lex credendi ». C'est vrai de ses prières et de ses chants, aussi bien que de ses enseignements. Pourtant, la première partie de la messe, autrefois la messe des catéchumènes, de ceux qui s'instruisaient en vue de leur baptême, contient toujours au moins deux lectures, celle de l'épître et de l'Evangile, dont la raison d'être principale est de nous enseigner le mystère célébré.

L'épître de notre nouvelle messe est prise du livre de Judith (XIII, 22, 25 et XV, 10) et l'Evangile, du récit de la Visitation (Luc, I, 41, 50). Ils nous rappellent que la T. S. Vierge est « la bénie entre toutes les femmes ». Or, les Docteurs de l'Eglise ont toujours regardé l'Assomption, comme le disait Pie XII dans la définition, comme « cette bénédiction unique en opposition avec la malédiction d'Eve. »

L'Assomption c'est la bénédiction unique que reçoit la Vierge libératrice et corédemptrice, dont Judith fut la figure prophétique.

L'Assomption c'est la bénédiction unique que reçoit la Vierge, Mère du Seigneur, que reprit, après l'archange, Ste Elisabeth au nom de l'humanité.

L'Assomption, bénédiction unique, singulière, exclusive, de la Corédemptrice du monde — et de la Mère de Dieu, — voilà, à défaut d'énoncé formel, ce que l'Esprit-Saint annonçait déjà en figure en la personne de Judith et ce qu'il indiquait à mots couverts par la voix inspirée d'Elisabeth.

I. — *Bénédiction unique de la Corédemptrice*

Entre toutes les héroïnes du peuple juif, Judith est une de celles que l'Eglise regarde, à bon droit, comme annonciatrice de Marie. Souvent elle reprend à l'égard de la Vierge l'acclamation des Juifs à leur libératrice : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple ! »

Interprétation hautement justifiée... Dieu qui avait annoncé et promis explicitement, au cours des siècles, le Messie, avait voulu aussi en donner une préfiguration dans des personnages célèbres. Le jeune Abel, tué par son frère Caïn, c'est, en figure, Jésus tué par ses compatriotes ; Isaac

porte le bois de son sacrifice, comme Jésus portera le bois de sa croix ; Joseph, livré par ses frères, et leur sauveur au temps de la famine, annonce Jésus vendu par les siens et fait leur sauveur,... et ainsi de Moïse, de Jonas, d'Elie...

Et pareillement de la T. S. Vierge. Elle est la nouvelle Eve qui remporte la victoire sur Satan et engendre à la vraie vie ; elle est cette Sara qui met au monde l'enfant de la promesse ; elle est cette Marie, sœur de Moïse, dont le chant d'action de grâces, après le passage de la Mer Rouge, prélude déjà au **Magnificat**. Elle est surtout, par son rôle de corédemptrice du monde, et cette Débora, et cette Judith, et cette Esther qui sauvèrent leur peuple, comme chez nous une Geneviève et une Jeanne d'Arc seraient nos libératrices.

Nos contemporains ne connaissent plus guère l'Histoire Sainte. Pourtant quelques personnages de l'histoire d'Israël échappent encore à l'oubli, parce qu'ils sont de ces types éternels auxquels revient périodiquement la pensée humaine. Telle, Judith, qui depuis l'origine du théâtre français, a été portée plus de trente fois à la scène, et encore à notre époque [1]. Mais les dramaturges en ont donné une image si déformée qu'il faut revenir au récit de la Bible, pour voir en elle l'image de Notre-Dame.

Pendant la captivité du roi Manassé, Holopherne, général assyrien, envahit la Palestine et vint mettre le siège devant Béthulie. Il cerne la ville, la réduit à la famine et accule ses habitants à capituler ou à mourir. C'est alors qu'apparaît la jeune veuve Judith, qui jusqu'alors passait ses jours dans la prière et la pénitence. Parée des plus riches ornements qui ajoutent encore à sa beauté, elle décide de sortir de la ville avec une de ses servantes et de rencontrer Holopherne. Séduit par sa jeunesse et son courage, il lui délivre un laisser-passer. Un jour il invite Judith à un grand festin. Après le banquet, quand tous les invités sont rentrés sous leur tente, Holopherne, appesanti par l'ivresse, s'étend sur son lit et s'endort. L'heure providentielle a sonné : Judith prend l'épée du général et lui tranche la tête, puis rentre à Béthulie avec son trophée.

Dès l'aube les assiégés, enhardis par cet exploit, font une sortie et attaquent brusquement les Assyriens. Panique d'une armée surprise et sans chef. N'échappèrent au carnage que les fuyards en déroute.

« Le Seigneur t'a bénie dans sa force, clamèrent les Béthuliens à leur libératrice, car par toi il a réduit à néant tous ses ennemis... Ma fille tu es bénie par le Seigneur, le Dieu Très-haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit ta main pour trancher la tête au plus grand de nos ennemis ! Il a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux, que ta louange ne disparaîtra pas de la bouche des hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur... Tu es la gloire de Jérusalem ; tu es la joie d'Israël ; tu es l'honneur de notre peuple ! »

C'est cette bénédiction que l'épître reprend en ce triomphe de Notre-Dame. Et comme il est vrai qu'à travers Judith, elle devait s'adresser déjà à Marie ! C'est vraiment Marie qui triomphe aujourd'hui, entièrement, de notre ennemi le démon et nous libère, en sa personne, de la mort.

II. — *Bénédiction unique de la Mère de Dieu*

L'autre bénédiction, celle que nous rapporte l'Evangile, s'adresse à Marie. C'est celle que lui adresse Elisabeth, au jour de sa Visitation. Et ce qu'elle acclame, avec la mission de la Vierge, c'est aussi et d'abord sa prédestination sublime de Mère de Dieu.

A l'Annonciation, Marie l'avait entendue cette bénédiction, et en nom Dieu, de l'archange Gabriel : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Et vous vous rappelez ce passage de la Bulle :

« Les docteurs scolastiques..., parmi les passages du Nouveau Testment, ont proposé avec un soin particulier à leur considération ces mots : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes », alors qu'ils voyaient dans le mystère de l'Assomption le complément de cette grâce surabondante accordée à la Bienh. Vierge et cette bénédiction unique en opposition avec la malédiction d'Eve. »

Le choix de la liturgie s'est porté sur la bénédiction sortie des lèvres d'Elisabeth, la deuxième bénédiction évangélique adressée à la T. S. Vierge. Il en est une troisième, celle de cette femme qui s'écrie, en entendant parler Jésus : « Heureux le sein qui vous a porté... » (Luc, XI, 27) ; et l'Eglise aime à la redire aux fêtes de la Sainte Vierge.

Mais le choix semble plus heureux de la bénédiction du jour de la Visitation. Comme celle de l'archange Gabriel, elle est plus divine qu'humaine. Elisabeth ne parle pas d'elle-même mais sous l'inspiration de Dieu. Elle « fut remplie du Saint-Esprit » ; et comment aurait-elle su autrement que sa jeune parente était « la Mère de son Seigneur, et que s'accomplirait en elle tout ce qui lui avait été dit » ?

Bénédiction qui vient du ciel, comme la première, mais qui ajoute à sa certitude.

Et cette bénédiction jaillit de sa source profonde : la Maternité divine de Marie : « D'où me vient que la Mère de mon Seigneur vienne à moi !... » A travers Marie, c'est Dieu qui est glorifié dans ses œuvres de miséricorde, de grandeur et de justice. Elisabeth le dit déjà : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. » Mais Marie le proclame, elle le chante : « Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur... »

Tel est bien le mystère de l'Assomption : bénédiction, exaltation, promotion de la T. S. Vierge au-dessus de toutes les créatures, parce qu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu et, en définitive, à la plus grande gloire de Dieu.

* *

Bénir, c'est acclamer, exalter, glorifier.

Comme il est bien choisi, ce mot, pour exprimer l'Assomption de Notre-Dame. C'est celui dont N.-S. se servira pour proclamer le triomphe de ses élus : « Venez, les bénis de mon Père... » (Mat., XXV, 34). Il l'aura adressé d'abord à l'élue entre toutes, sa Très Sainte Mère, au jour de son entrée glorieuse dans le ciel.

Comme il est bien choisi aussi pour que nous fassions écho à cette glorification. Nous chantons avec le psaume : « Cieux, anges de Dieu et ses œuvres, bénissez le Seigneur ! » le vieillard Siméon prenant Jésus dans ses bras, bénissait Dieu; la foule criait : « Hosanna au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ainsi acclamons-nous la Mère de Dieu, pour la fête de son entrée au ciel : « Vous êtes bénie entre les femmes... »

Les chants et les prières de la messe étaient une profession de foi. Ses lectures sont à leur tour un chant. En cette apothéose de l'Assomption, tout s'achève en chant de gloire.

[1] D'après Auguste Rondel, *Figaro litt.*, 19-11-31.